

Le chiffre de la perte est évalué à 351,000 fr. environ, dont 250,000 fr. pour les bâtiments et les marchandises appartenant à l'Etat; 51,000 pour bois, charbons et fourrages à M. Cousin, 50,000 fr. pour bâtiments appartenant à la ville et occupés par M. Cousin.

M. Cousin est couvert par la Nationale pour 51,000 fr., et les bâtiments sont assurés pour 50,000 fr. par le Phénix.

On assure que l'établissement d'un Conditionnement des matières textiles, à Roubaix, dont nous avons eu occasion d'entretenir nos lecteurs, sera en activité dans trois mois.

Le conseil général des bâtiments civils, séant à Paris, est en ce moment appelé à se prononcer sur le choix d'un projet de construction pour l'hôpital de Roubaix. Les projets sont au nombre de douze.

Nous ferons connaître à nos lecteurs le résultat de la décision qui est attendue avec impatience, puisqu'aussitôt qu'elle sera connue, on procédera à la construction de l'hôpital.

La ville de Roubaix vient d'être autorisée par S. Exc. le ministre de l'Instruction publique et des cultes à accorder à l'Institution libre de Notre-Dame-des-Victoires une indemnité de loyer de 5,300 f. et une subvention de 3,000 f., à la condition de renforcer les études et de recevoir un certain nombre d'élèves boursiers.

La princesse de Bade, accompagnée d'une suite nombreuse, a traversé la gare de Roubaix la nuit dernière.

Le train spécial mis à la disposition de l'auguste princesse devait la conduire à Calais.

Un train de plaisir, *monstre*, conduisait dimanche à Ostende les amateurs de bains de mer, de Lille, Roubaix, Tourcoing, Courtrai, Gand et Ypres, de 25 à 30 stations différentes de France et de Belgique. On se ferait difficilement une idée de l'affluence que présentait la plage belge. Il a fallu emmener par un train spécial, à Mouscron, les voyageurs partant de la gare de Tourcoing.

Au départ de Courtrai, le convoi se composait de 74 voitures traînées par quatre locomotives. C'est là une imprudence que la surveillance administrative ne permettrait pas, en France, il faut le dire à sa louange.

Nous passons sous silence, tous les agréments d'un pareil train de plaisir; ils ont été décrits par plusieurs victimes. Nous signalons, pour mémoire, la déception éprouvée par six voyageurs dont les porte-monnaie ont été perdus.

Depuis le 1^{er} juillet courant, les stations de tous les chemins de fer de France, ouverts à la circulation, sont admises à recevoir et à transmettre les dépêches à l'usage du public; elles peuvent, en même temps, desservir les localités voisines, soit en mettant les dépêches à la poste, lorsque celles-ci sont parvenues à leur dernière limite télégraphique, soit en les expédiant par exprès.

Cette décision, si désirable par les nouvelles facilités qu'elle offre aux voyageurs, au commerce et aux relations privées, étend en outre, dans une très-large mesure, le réseau des stations ouvertes à la correspondance télégraphique, et servira utilement à faire adopter d'une manière générale et plus sûre, les merveilleux avantages que la rapidité et la sûreté de ce mode de communication, offrent à tous les intérêts comme aux situations les plus diverses de l'existence.

Hier, 20 juillet, à l'église Saint-Christophe de Tourcoing, ont eu lieu avec une solennité inaccoutumée les obsèques d'un digne ecclésiastique du clergé de Lille, enlevé dans la fleur de l'âge à son pieux ministère et victime de son extrême dévouement.

Dans des accès de fatigue, alors que seul il devait suffire à une tâche trop lourde et au-dessus de ses forces, le jeune abbé Dubois a contracté le germe d'une maladie qui prive aujourd'hui le diocèse d'un de ses zélés apôtres, sa famille, honorable à plus d'un titre, d'un membre justement chéri, et sa mère, sa digne mère, d'un appui et de la consolation de ses vieux jours.

Pour toute la chronique locale, J. Reboux.

Arrivée et installation de Mgr. DESPREZ à Limoges.

Mardi 14 juillet, à quatre heures du soir, Mgr. Desprez, nouvel évêque de Limoges, a fait son entrée solennelle dans sa ville épiscopale.

Rien ne saurait donner une idée complète du caractère grandiose, religieux et touchant de cette belle cérémonie, dont nous allons évidemment affaiblir l'éclat en essayant de la décrire.

A trois heures précises, le clergé et les différentes corporations qui devaient faire partie du cortège, se sont rendus à la cathédrale, et immédiatement après on s'est dirigé processionnellement vers la gare du chemin de fer. Les membres du vénérable chapitre ont été admis dans les salons de la gare, richement décorés de tentures et de fleurs; la gare elle-même était déjà occupée par des détachements de troupe, la musique et les tambours du 28^e de ligne; une société choisie et nombreuse, en grande partie composée de dames, occupait des places réservées. A trois heures vingt-deux minutes, le convoi a été signalé, et le bruit du canon, auquel ont répondu toutes les cloches de la ville, a annoncé l'arrivée de Mgr. l'évêque. En moins de temps que nous n'en mettons à l'écrire, le convoi d'honneur s'arrêtait sous la nouvelle gare; les tambours battaient aux champs, la musique saluait de ses fanfares joyeuses, et une immense acclamation prolongée au-dehors par la foule émue, accueillait le digne prélat. M. le maire, à la tête de l'administration municipale, le chapitre et les principaux membres du clergé, ont reçu Mgr. l'évêque et l'ont accompagné dans le salon réservé, où le vénérable prélat s'est revêtu de ses ornements pontificaux. Aussitôt le cortège s'est mis en procession dans l'ordre suivant:

L'hôpital, les orphelines des cinq maisons religieuses, les confréries de femmes, les communautés des divers ordres, les écoles, le lycée, les confréries, les pénitents, la musique du régiment; les prêtres accourus très-nombreux des diverses parties du diocèse; les membres du clergé des diverses paroisses de la ville, suivis du chapitre diocésain. Cependant une cérémonie touchante s'accomplissait à l'entrée de l'allée, qui, de la gare, conduit à la ville. Mgr. l'évêque présentait ses bulles au chapitre, et, après le cérémonial et les prières d'usage, M. l'abbé Hervy, premier vicaire-général capitulaire, complimentait le prélat par une respectueuse et touchante allocution. Après avoir rappelé la mémoire et les travaux apostoliques des illustres évêques qui ont successivement occupé depuis plus de quarante ans le siège de Limoges, M. le vicaire-général capitulaire a exprimé, au nom du clergé, toutes les espérances que faisait concevoir à l'Eglise, l'arrivée d'un prélat, que précédait un si grand renom

de zèle, de vertu et de doctrine. Mgr. l'évêque a répondu avec autant d'à-propos que d'esprit et de bonne grâce; son discours, empreint de sagesse, de fermeté, de cordialité, de mesure, a ravi tous ceux qui ont pu l'entendre, et a été accueilli par d'unanimes acclamations.

Que dire maintenant de ce parcours solennel de la procession à travers les principales rues de la ville, et qui n'a pas duré moins de deux heures avant d'arriver à la cathédrale! Une foule immense, composée de toute la ville et des habitants des campagnes accourus en très-grand nombre; les rues tapissées de tentures, de couronnes de feuillages, de fleurs; des arcs-de-triomphe magnifiques à l'entrée des rues et sur les places publiques; de jeunes filles vêtues de blanc, couronnées de fleurs, accourant au-devant du prélat pour lui dédier des compléments, des cantiques, de magnifiques bouquets; les transports de la foule pieuse, fixant des regards pleins de curiosité et de vénération sur le nouveau prélat, recevant sa bénédiction à genoux, mêlant les acclamations aux prières; les troupes de ligne escortant la procession, maintenant l'ordre et contenant à grand-peine la multitude empressée; les détachements divers du régiment des lanciers stationnant sur les places principales; les chants religieux, le son des trompettes, les harmonies de la musique, le salut des drapeaux; la foule renouvelant à chaque instant son empressement et ses acclamations; tout cela ne peut donner qu'une faible idée de cette belle cérémonie dont la solennité était rehaussée par un soleil splendide, un ciel d'azur, une population parée comme au jour des plus grandes fêtes, une ville palpitante d'émotion, et cette joie indescriptible enfin, à laquelle semblaient s'associer de loin ces collines du Limousin, dont la sombre et vigoureuse verdure se découpe à l'horizon avec tant de grâce et de beauté.

Le vénérable prélat fixait tous les regards. Paré de ses ornements pontificaux, sous le dais de la cathédrale dont tout le monde connaît la magnificence, il bénissait la foule prosternée devant lui. On ne se lassait point d'admirer sa douce et aimable gravité, sa taille élevée et imposante, ses traits empreints de majesté et de tendresse, et ceux qui ont pu l'approcher et l'entendre dans les réponses aux diverses harangues qui lui ont été adressées, s'accordent à dire que rien n'égale l'à-propos, la grâce, la finesse, l'affabilité et la puissance de sa parole.

Vers la fin de la cérémonie, le prélat a donné lecture, lui-même, de sa lettre pastorale, à l'occasion de sa prise de possession et de son installation.

Après que le *Te Deum* eut été chanté et que le clergé de Limoges eut porté au pied du trône où Monseigneur était assis, son obéissance et son hommage, la bénédiction pontificale a clos cette belle cérémonie. Monseigneur a été ensuite conduit par son chapitre au palais de l'évêché; là M. le maire, en costume officiel et suivi des membres de la municipalité, a complimenté le prélat. Nous regrettons vivement de ne pouvoir citer ici textuellement l'éloquente allocution de M. le maire, empreinte de nobles et religieux sentiments, écho fidèle du cœur éminemment catholique des habitants de la cité, et qui traduisait si bien par sa parole l'imposant spectacle dont Monseigneur venait d'être témoin.

Le prélat a répondu par quelques mots vivement sentis qui, une fois de plus, ont ému l'assistance et l'ont pénétrée d'admiration pour le noble et généreux caractère qui rehausse si bien, en sa personne, l'éclat de la mission divine dont il est revêtu.

Ce jour laissera un souvenir impérissable dans toute la population de notre religieuse cité.

LE MOIS. Calendrier historique de Roubaix.

JULLET. — Quatrième semaine.

20 Juillet 1584. — Le roi d'Espagne fait au marquis de Roubaix, Robert de Melun, pour lui ses hoires ou ayant cause, grâce et don général, sans en rien excepter, de tous les biens, fiefs, terres et seigneuries qui avaient appartenu à Pierre de Melun, son frère, qui les avait fait au moyen de ses félonies, port d'armes, rébellion et crime de lèse-majesté. Pierre de Melun était l'époux de la princesse d'Epinoi, célèbre par son héroïque défense de Tournay contre les Espagnols.

21 Juillet 1690. — Les Bailli et Echevins de Roubaix font défendre toute espèce de récréations et jeux qui insultent à la misère publique, à tous joueurs de violon et autres instruments, d'en jouer quelque part de la paroisse que ce puisse être, sous peine d'emprisonnement et de grosse amende; prévenant que l'on aura égard dans les charges publiques à ceux ou celles qui excéderaient dans leurs vêtements.

CHRONIQUE PARISIENNE (1).

Paris, 20 juillet 1857.

Mengin n'est pas mort! ô réclame! voilà de tes coups! Se retirer subitement de la foule, faire habilement courir le bruit de sa mort avec des détails tellement précis qu'en n'en puisse douter, puis tout d'un coup reparaitre au milieu de l'étonnement général et prélever un tribut énorme sur la curiosité vivement surexcitée des badauds, n'est-ce pas là le sublime du genre? Ainsi a fait Mengin. C'est décidément un grand homme!

Me trouvant dernièrement dans le faubourg St.-Germain, je ne fus pas peu surpris de voir entrer dans un petit estaminet de la rue Voltaire un individu portant un costume des plus bizarres. La curiosité n'est pas mon moindre défaut; je pénétrai à mon tour dans l'estaminet où étudiants et étudiantes se livraient aux douceurs d'un rams interminable, arrosé par de fréquentes libations. Mon homme avait déjà pris place en face d'un moos de bière et fumait dans une pipe vulgaire cette substance connue sous le nom de caporal. C'était un Indien revêtu de son costume national, et porteur de l'une des plus belles têtes que j'aie jamais rencontrées. Son teint était noir, non de ce noir ignoble qui rend les nègres repoussants, mais d'un beau noir de bronze. Il parlait le français avec une pureté rare, presque sans accent; et ce fut de lui-même que j'appris que, fils d'un riche négociant de Pondichéry, il était venu à Paris pour y suivre les cours de la faculté de médecine. Je vous fais grâce de son nom par plusieurs raisons, dont la première est qu'il me serait impossible de l'écrire. Bientôt il rompit brusquement la conversation que j'avais engagée avec lui, et courut au-devant d'une jeune femme qui venait d'entrer, toutes crinolines au vent. — A notre siècle il était réservé de voir un indigène de la côte de Coromandel venir à Paris vivre en plein quartier Latin, de la véritable vie d'étudiant parisien.

Ce même jour, en regagnant les quais par une de ces rues étroites et sombres qui ont survécu à la formidable tranchée que décore le nom de Sébastopol, mon attention fut attirée par ces mots grossièrement peints en rouge au dessus d'une petite porte:

Au dépôt des envieux!
Cuisine bourgeoise.

(1) La reproduction de cet article est interdite.

La prudence commandait au baron de n'accuser nominativement personne: il préférait rendre l'impératrice elle-même témoin de ce qui se passait autour d'elle; aussi se contenta-t-il de répondre qu'il savait seulement que des intrigues se tramaient contre les desseins de Sa Majesté, mais qu'il lui serait impossible d'en nommer les auteurs.

« Eh bien, rendons-nous à la galerie; nous ne nous sommes arrêtés que trop longtemps déjà, » dit Catherine.

Nous avons vu Suboff et Orloff remettre leurs masques en entendant des pas s'approcher du côté du parc.

Comme Suboff ne paraissait nullement disposé à éloigner mademoiselle Willanow de la princesse Alexandra, le comte allait faire une nouvelle proposition, lorsque parurent deux dominos, dont l'un portait une balalaïka suspendue à l'épaule par un ruban vert.

Suboff se retira à l'écart, tandis qu'Orloff envisageait d'un oeil scrutateur les nouveaux venus.

« Soyez tranquille, Altesse, dit-il après un instant d'examen: c'est Markoff et mademoiselle Protasoff; allons au-devant d'eux.

« Vous ne vous trompez pas, monsieur le comte? »

« Rapportez-vous en à moi. »

Les quatre masques s'abandonnèrent.

« Vous avez tardé longtemps, mademoiselle, dit Orloff à la dame.

« L'impératrice m'a retenue. »

Non-seulement le masque déroba le visage, il brisa aussi la voix et la rend méconnaissable.

Orloff ne soupçonna donc aucune ruse.

« L'impératrice est rentrée dans ses appartements? »

« Oui. »

Le lecteur devine sans peine que les deux nouveaux venus étaient Armfelt et Catherine.

Le baron s'approcha de Suboff.

« C'est bien Markoff qui vous accompagne? demanda le comte à la dame.

« Naturellement; qui serait-ce? »

Armfelt était trop expérimenté, trop accoutumé aux situations critiques pour ne pas savoir que l'audace seule peut faire espérer le succès.

« Abordons, dit-il, le sujet de notre entrevue. Quel a été le résultat de la vôtre? »

Il n'en fallait pas davantage pour attirer toute l'attention d'Orloff sur l'affaire qui l'intéressait si vivement et la détourner des personnes.

« Le résultat de notre entrevue? répondit-il. Ecoutez-moi, Markoff, et vous m'approuverez certainement. Pour affaiblir l'inclination qui s'est si complètement emparée de la princesse, et que l'on nourrit en dirigeant toutes ses pensées vers Gustave-Adolphe, je crois nécessaire d'éloigner d'elle mademoiselle Willanow. Vous ne me répondez pas, Markoff; mais je persiste dans cette manière de voir. Dites-nous votre avis. »

Armfelt garda le silence.

« Et vous, mademoiselle? L'amour vit d'illusions, s'accroît par les rêves, se fortifie tant que l'on entretient la pensée de l'objet aimé. Pareil au phénix qui renaît de ses cendres, il n'est point consumé par le feu; il en sort, au contraire, renouvelé, transfiguré. Il faut que mademoiselle Willanow quitte la princesse. Qu'en pensez-vous, mademoiselle? Vous êtes femme, et vous comprenez la situation. Approuvez-vous ou rejetez-vous mon avis? »

« Je l'approuve. »

Armfelt et l'impératrice échangèrent un coup

d'oeil.

« Et vous, Markoff, réfléchissez-vous encore? »

« Non; je partage également votre avis.

« Eh bien, Altesse? »

« Je ne suis pas d'accord avec vous, répondit Suboff; l'impératrice aime mademoiselle Willanow; je crains... »

« Que craignez-vous? Il y a deux moyens; le premier, c'est de faire tout simplement disparaître la demoiselle d'honneur de la princesse.

« Et l'autre? »

« De lui faire épouser quelqu'un en qui Votre Altesse puisse avoir confiance. »

En faisant cette nouvelle proposition, Orloff n'avait qu'un regret: c'était de n'y avoir pas songé beaucoup plus tôt.

« La marier? reprit Suboff. J'aimerais mieux cela; mais qui lui proposer? »

« Nous y réfléchirons une autre fois. »

Orloff fixa ses regards sur la dame masquée, dont les mouvements trahissaient une certaine agitation qui le surprit.

« J'ai parlé aussi de Worowitsch, poursuivit-il néanmoins, mais sans quitter des yeux la dame; selon moi, il faut également l'éloigner, parce que... »

Il s'interrompit.

« Parce que, balbutia-t-il de nouveau, parce que... »

A son grand effroi, il croyait s'apercevoir que ce n'était pas mademoiselle Protasoff qu'il avait devant lui, mais... il osait à peine s'arrêter à cette pensée. Cependant il ne put se faire illusion plus longtemps: mademoiselle Protasoff était plus élançée; il se trouvait donc en présence de... »

« Parce que...? » répéta la dame.

La méfiance accroît l'attention, et il n'est pas d'oreille plus fine que la sienne.

Ce qui distinguait particulièrement Orloff et contribuait principalement à son influence, c'était la résolution qu'il montrait toujours, mais surtout à l'heure du danger.

Sans réfléchir longtemps, il tourna le dos à la dame et s'approcha de Suboff.

« Un mot en particulier, Altesse, avant que je n'aille plus loin, » lui dit-il.

Ils se retirèrent à l'écart.

« Nous sommes trahis, ajouta le comte.

« Trahis? »

« Oui. Ce masque-là, c'est... »

« Qui? »

« L'impératrice... Silence, ou nous sommes perdus! »

« Mon Dieu, que dites-vous? L'impératrice? Markoff nous aurait-il trahis? »

« Markoff est plus petit que celui qui cause avec la czarine. Mais rassurez-vous, Altesse, je vous sauverai.

« Vous me sauvez? »

Suboff ne pensait qu'à lui seul.

« Oui, si vous accédez à ma proposition.

« Laquelle? »

« Celle d'expédier un courrier à Stockholm. Je le ferai. »

Orloff était d'un caractère emporté; mais il ne perdit pas sa présence d'esprit, qui était si nécessaire en ce moment.

« Il faut, en outre, que vous approuviez ce que je jugerai utile de faire pour éloigner Worowitsch et mademoiselle Willanow.

« Je ne comprends pas... »

« L'impératrice nous épie. Accédez-vous à ma proposition? »

« Avec qui cause-t-elle? »

Je m'quelque vant à p core à une tab que sus auquel envie! l seigne l

Je vie Quand Saint-A de soi, stupeur ignobles autres t tenant t constru où les mence joint la six moi Grenet et Paris magnitu les cap

Le th malgré toire e disent acquise veau — de titre décors: qu'à m et du st arrive — eale. L fait tou nombre l'air de de peti fleurs. C auprès

A l'A trouge tement honore qu'il fa présent dums e dicton « plisir.

A la tiré d' dans un roman; tielle p cresson somptu probabl encore s'est pou levard.

Dans essaie d'œuvre on fait croisait né à Qu Paris, p ces théa J'ai l suivant on célé couple fait ass

— Je — Al — Ju plans. — Je Pend de Cath « Il, — Je — No Majesté — L' poussie — Il — L' — O — Je a fidèle — V — Al — Sa — Si — La Orloff se frots fort sat Cath pour né elle cor plus co Subot les mou Armf « Tou dit Orlo Une s il ne c venir.